Document généré le 1 juin 2025 03:20

XYZ. La revue de la nouvelle

Parfum de toi

Catherine Pogonat

Numéro 51, automne 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4611ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pogonat, C. (1997). Parfum de toi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (51), 58–58.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Parfum de toi

Catherine Pogonat

Mes doigts découvrent encore les vagues fines de ses draps défaits. La marée du matin n'emporte jamais son odeur lourde, pleine de lui. Une odeur qui mûrit sous la peau, s'échappe de ses pores et ne meurt jamais. Je caresse son absence. L'harmonie de mes larmes sur le parquet emplit son silence chaque jour.

Je sens sa voix glissant sur mes yeux fermés. Mes paupières deviennent les tremplins de ses mots. J'entends toujours ses paroles s'envoler aux battements de mes cils. Je porte son poids sur mon ventre quand il n'a plus la force. Je flotte en ses eaux lorsqu'il me veut tout près.

J'invente son corps à ma saveur. Je l'espère tout le temps. Je ne fais que ça, me tordre en mille morceaux, m'arracher l'amour à attendre. Mendier une présence qui n'est qu'un vague courant d'air parcourant les murs d'une chambre.

Il a perdu mon âme quelque part au milieu d'un tout qui n'a pas sa place en ce monde. J'ai dirigé mon devenir entier sur un pied posé sur ma cuisse, une main guidant le hurlement de mes entrailles, écartant les limites plus loin chaque fois. Je suis pour lui, il n'est pour personne. Je déboule ma vie encore plus bas. Il grimpe ma vie encore plus haut.

Les promesses ne sont jamais venues. Jamais les mots d'avenir, les phrases qui font naître demain. Toujours le mot de la fin sur le bout des lèvres. Mon partage est resté à sens unique. Les certitudes, je les ai rêvées pour deux.

Il a sa femme et moi ma solitude. Il a ses ambitions et moi toutes les heures du monde à le chercher partout.

Je sais qu'il a besoin de moi, mais il se tue à avoir peur de nous. Les hommes ont toujours peur. De perdre, d'avoir, de se sentir vraiment. Moi, je suis un homme qui ne craint pas l'amour. Un pauvre gamin respirant pour et par cette odeur qui habite parfois ses draps défaits.